

CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athenæum.

1902-1903.

Chevaliers de Momus, 19 février.
Equipe de Protée, 23 février.
Equipe Mystique de Comus, 24 février.
Etc. 24 février.

TEMPERATURE

Du 17 février 1903.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Cinquante Années de Progrès.

Plus on suit curieusement, anxieusement du regard la marche en avant de l'Union américaine depuis un demi-siècle et, spécialement, depuis une dizaine d'années, plus on reste étonné, émerveillé, nous dirions volontiers inquiet, des progrès accomplis par elle, à l'intérieur, dans toutes les branches de l'activité humaine, et surtout dans la sphère industrielle et commerciale.

Certes, au point de vue de la population, elle a accompli de véritables prodiges. De 1850 à 1902, cette population s'est accrue de 23 millions d'âmes à 73 millions; elle s'est plus que triplée, presque quadruplée, par conséquent.

C'est là un fait sans précédent dans toute l'histoire moderne. Mais qu'est-ce que cela auprès des progrès accomplis dans le commerce, là, l'accroissement est de dix fois supérieur à celui qui s'est produit dans la population. Voici des chiffres officiels, d'après le Bureau des statistiques. De deux milliards de dollars en 1850, le commerce s'est élevé à une valeur de 6 à 7 milliards en 1870; de près de 8 milliards, en 1890; et durant les 12 dernières années il s'est tant accru que sa valeur dépasse dix fois celle qu'il avait en 1850.

Et ce même phénomène, nous le voyons se reproduire partout, dans les exportations, dans les importations, dans les chemins de fer, dans l'industrie minière, dans les institutions de crédit.

Aujourd'hui, les Etats-Unis tiennent la tête de colonne sur la liste des grandes puissances commerciales et manufacturières, et l'on peut affirmer que les produits de son activité industrielle et mercantile, estimés à vingt milliards de dollars valent à eux seuls le commerce du monde entier.

Un seul chiffre à ajouter pour terminer le tableau et donner une juste idée de tous ces progrès et du mouvement qui s'est produit aux Etats-Unis, depuis 50 ans.

Toute la richesse du pays était

estimée, en 1850, à un peu plus de \$7,000,000,000. Elle en valait \$94,300,000,000 en 1900.

L'augmentation par tête d'habitant s'est élevée, en moins de cinquante ans, de \$308 à \$1,238. Ce sont là de grandes choses assurément. Elles supposent chez les populations le génie des affaires et du mercantilisme poussé au plus haut degré et surtout, dans le gouvernement, une activité incessante et une direction puissante et sûre. Il n'en a rien été. Tout cela s'est opéré simplement, naturellement, sans effort apparent, sans l'intervention directe du gouvernement central qui ne donnait guère signe de vie que pour laisser aux populations comme au monde commercial la libre activité de leurs mouvements et de leurs transactions.

Dans cette union vouée tout entière au commerce et au trafic, il n'y avait même pas de département de Commerce. C'est depuis quelques jours seulement que nous voyons surgir une administration spéciale chargée de diriger cette branche de l'activité nationale, la plus importante de toutes.

C'est tout simplement une merveille à laquelle nous assistons étonnés, éblouis, et nous nous demandons où doit nous conduire tout ce mouvement.

LE JUBILÉ DU PAPE.

Le programme des solennités qui auront lieu dans la basilique Saint-Pierre, à l'occasion de la clôture du jubilé pontifical, est définitivement fixé.

Le 19 février aura lieu, dans la basilique Saint-Pierre, un service solennel. Le 20, le Saint-Père recevra les pèlerins qui se trouveront à Rome. Le cardinal-vicaire Respighi présentera au Pape la tiare d'or, des des catholiques italiens; cette tiare a coûté 120,000 francs. Le samedi 21 et le dimanche 22 aura lieu un Triduum dans l'église des Saints-Apôtres. Le dimanche 22, également, on offrira à 1,000 pauvres un grand banquet, dans la cour du Belvédère. Le mardi 3 mars, anniversaire du couronnement, le Pape descendra dans la basilique, où il y aura chapelle papale. Le jeudi 5 mars on donnera, dans l'église des Saints-Apôtres, une académie en l'honneur de S. S. Léon XIII. Enfin, le mardi 28 avril, jour où le pontificat de S. S. Léon XIII atteindra exactement la durée de celui de Saint-Pierre, le Pape recevra en audience solennelle le Comité jubilaire, le Comité international, les députations et les pèlerinages.

DECONVENUES D'ARTISTES

Il vient d'arriver à La Patti, en Angleterre, une aventure assez singulière. Elle se trouvait dans un village du Yorkshire et apprit qu'on allait organiser une fête de charité au profit d'une œuvre locale. La célèbre cantatrice offrit son concours et, de sa voix charmante et harmonieuse, chanta trois ballades pour lesquelles, à Paris ou à Londres, on eût payé les places à prix d'or. A la fin de la soirée, le maire, pour la remercier, lui vint dire solennellement: — Vous avez bien chanté, madame. Vous nous avez presque fait oublier ce fameux Harry Hock qui nous a manqué et qui était le clou de la soirée.

Or, le fameux Harry Hock était un baladai qui avait des aiguilles et jonglait avec des farces rouges! La Patti resta stupéfaite de ce compliment, elle qui croyait avoir élevé son modeste public jusqu'au sommet du grand art! Pareil déboire arriva au grand Berlioz, qui n'avait pas le caractère toujours souriant. Un soir, le général auteur de la "Damnation de Faust", à la suite de l'échec momentané d'un de ses chefs-d'œuvre, avait été conduit à un restaurant du bois de Boulogne, où ses fidèles essayaient de le distraire. Après le dessert, le musicien, un peu rassuré, se mit au piano où il exécuta dans une superbe ferveur, son ballet des "Sylphes". Tout à coup, la porte s'ouvrit, un bon bourgeois en habit, une fleur à la boutonnière, la face congestionnée, apparut et dit: — C'est très bien, très bien ce que vous jouez. Mais ne pourriez-vous pas aller un peu plus vite? Nous n'arrivons pas à danser en mesure!

Le malheureux Berlioz, exaspéré, bondit sur l'intrus qui s'éclipsa précipitamment. Evidemment, la déception était légitime et d'autant plus cruelle en un soir pareil. Mais n'eût-il pas mieux valu prendre la chose avec une indulgente philosophie? C'est ce qui arriva à Mistral.

Il passait dans un village de Provence, où des admirateurs lui offrirent un dîner. On le pria de dire un ou deux de ses beaux poèmes, et Mistral y consentit de bonne grâce dans ce milieu familier. Or, la voix du poète de "Mirailles" est mélodieuse. Une bonne femme du peuple s'écria: — C'est bien, tout ça; mais avec la voix que vous avez, ce serait bien plus joli si vous chantaient quelque chose.

Le maître de maison allait se fâcher. Mais Mistral, avec une bonhomie délicieuse, sourit et se mit à chanter. N'était-ce pas la sagesse suprême et la bonté supérieure? — Puis, au deuxième siècle, on

LES FOURREURS AU MOYEN AGE.

Extrait d'un article de la "Revue universelle": Lorsque les croisés s'emparèrent de Constantinople, ils étaient, selon le récit de la princesse ainoise, fille d'Alexis Comnène, vêtus de "tissus d'or et de fourrures à la mode française". Sous le règne du roi Robert, l'hermine, le gris et le vair valaient très cher et, seuls, les seigneurs opulents pouvaient se les offrir à poids d'or. Témoin les deux vers du roman de Garin le Lorrain: — Riches n'est pas de vair, ni de gris. Et ce n'est un bon vair tout l'or d'un pair.

Bal à l'Opéra.

Les Atlantéens ont donné leur bal annuel à l'Opéra hier soir. Les plus beaux tableaux étaient: le royaume des joyaux.

Mlle Alice Monroe était reine et Mlle Gertrude Warner, Lillian Parlange, Marie Louise Denegre et Lucie Daroant étaient demoiselles d'honneur.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA. C'est ce soir qu'a lieu la représentation au bénéfice de Mlle Courtenay, notre première chanteuse lyrique qui, au cours de la présente saison théâtrale, nous a charmés par sa grâce, sa voix ravissante et son jeu sobre et intelligent. Mlle Courtenay a choisi le premier et le deuxième acte de "Lakmé" et "Palladium" nous lui souhaitons le succès le plus complet. E. R.

THEATRE TULANE.

Jamais, croyons-nous, la direction du Tulane n'a offert à ses habitués un spectacle plus intéressant, plus émoquant, plus pittoresque que Bon Mur. Certes, la pièce est bien connue de ceux qui fréquentent nos théâtres américains; mais le rôle principal n'a jamais été aussi bien interprété que par M. Yarnum qui comptait hier et avant-hier autant d'admirateurs que d'assistants.

A chaque représentation l'apparition de l'Étoile de Bethléem soulève des explosions de bravos dans la salle.

GRAND OPERA HOUSE.

"Amy Robarr", qui n'est autre que la mise en scène de l'admirable roman de Walter Scott, est par lui-même un spectacle bien intéressant.

Interprété par une artiste d'élite comme Miss Wainwright, il double encore de valeur. Aussi la soirée est-elle grand et durera-t-elle toute la semaine.

THEATRE CRESCENT.

Hier, en matinée et le soir, il y avait foule au Crescent pour applaudir Al. W. Wilson, dans le "Prince of Tatters" où il remplit le principal rôle. Sa voix d'or et sa méthode lui ont valu, comme à l'ordinaire, de nombreux bravos.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Une fois de plus, l'Orpheum nous fait assister au brillant défilé d'artistes dont il a l'habitude de gratifier ses patrons. — James H. Callen, l'acteur favori de cette semaine, Bruno Arnie et miss Bertha Wagner dans la bonbonnière intitulée: "Opéra à la Cuisine"; miss Lillian Burkhart, dans "A Deal on Change"; les étonnantes danseuses De Forest et miss W. H. Murphy et miss Blanche Nichols, et enfin les amateurs savants de Jones.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Aux examens pour la bourse dans un des lycées. L'examineur, à un jeune élève d'une dizaine d'années: — Voyons, mon enfant, donnez-moi le nom d'un Romain célèbre. — Romain Daurignac! répond sans hésiter le jeune élève.

Visite des Officiers Français

Hier le contre-amiral Rivet, M. l'abbé Roux, amonieur de Tago, le médecin principal Pongier et le lieutenant Aubry, accompagnés de M. Ambrogio, consul de France, de M. Vergniaud, président de la Société Française, M. Jaubert, président de l'Union Française, et M. Lafont, président de la Société du 14 Juillet, ont visité plusieurs institutions de notre ville.

L'Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge, où les officiers et leurs compagnons se sont rendus d'abord, ils ont été reçus par M. le docteur A. de Bonville, l'aminant spécialiste qui dirige cette institution, à la boutonnière duquel brille si justement la rosette d'officier de la Légion d'Honneur.

Les officiers français et en particulier le docteur Pongier ont été émerveillés de l'installation de cet hôpital qui fait l'orgueil de notre ville.

Ces messieurs ont ensuite visité l'asile de la Société Française, où M. Vergniaud leur a fait les honneurs avec une parfaite bonne grâce.

A l'école de l'Union Française M. Jaubert a présenté les visiteurs.

Une très gracieuse fille, Mlle Adèle Raynal, a souhaité, dans un charmant petit discours, la bienvenue aux officiers français, au consul de France et aux autres visiteurs; puis des bouquets superbes ont été offerts à l'amiral et au consul au nom de l'école de l'Union Française.

Bal à l'Opéra.

Les Atlantéens ont donné leur bal annuel à l'Opéra hier soir. Les plus beaux tableaux étaient: le royaume des joyaux.

Mlle Alice Monroe était reine et Mlle Gertrude Warner, Lillian Parlange, Marie Louise Denegre et Lucie Daroant étaient demoiselles d'honneur.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA. C'est ce soir qu'a lieu la représentation au bénéfice de Mlle Courtenay, notre première chanteuse lyrique qui, au cours de la présente saison théâtrale, nous a charmés par sa grâce, sa voix ravissante et son jeu sobre et intelligent. Mlle Courtenay a choisi le premier et le deuxième acte de "Lakmé" et "Palladium" nous lui souhaitons le succès le plus complet. E. R.

THEATRE TULANE.

Jamais, croyons-nous, la direction du Tulane n'a offert à ses habitués un spectacle plus intéressant, plus émoquant, plus pittoresque que Bon Mur. Certes, la pièce est bien connue de ceux qui fréquentent nos théâtres américains; mais le rôle principal n'a jamais été aussi bien interprété que par M. Yarnum qui comptait hier et avant-hier autant d'admirateurs que d'assistants.

A chaque représentation l'apparition de l'Étoile de Bethléem soulève des explosions de bravos dans la salle.

GRAND OPERA HOUSE.

"Amy Robarr", qui n'est autre que la mise en scène de l'admirable roman de Walter Scott, est par lui-même un spectacle bien intéressant.

Interprété par une artiste d'élite comme Miss Wainwright, il double encore de valeur. Aussi la soirée est-elle grand et durera-t-elle toute la semaine.

THEATRE CRESCENT.

Hier, en matinée et le soir, il y avait foule au Crescent pour applaudir Al. W. Wilson, dans le "Prince of Tatters" où il remplit le principal rôle. Sa voix d'or et sa méthode lui ont valu, comme à l'ordinaire, de nombreux bravos.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Une fois de plus, l'Orpheum nous fait assister au brillant défilé d'artistes dont il a l'habitude de gratifier ses patrons. — James H. Callen, l'acteur favori de cette semaine, Bruno Arnie et miss Bertha Wagner dans la bonbonnière intitulée: "Opéra à la Cuisine"; miss Lillian Burkhart, dans "A Deal on Change"; les étonnantes danseuses De Forest et miss W. H. Murphy et miss Blanche Nichols, et enfin les amateurs savants de Jones.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Aux examens pour la bourse dans un des lycées. L'examineur, à un jeune élève d'une dizaine d'années: — Voyons, mon enfant, donnez-moi le nom d'un Romain célèbre. — Romain Daurignac! répond sans hésiter le jeune élève.



LE GENERAL JOE WHEELER

Arrivée de Miles Roosevelt et Root

— ET DU — Général Joe Wheeler et ses filles.

Arrivant avec un retard de près de 6 heures, le train du Louisville and Nashville nous a amenés hier après-midi, Miles Roosevelt et Mlle Root, dans leur car privé, Hawaii. Elles sont accompagnées de leurs femmes de chambre.

Le même train nous conduisit le général Joseph Wheeler et ses trois filles, qui ont quitté leur résidence de Wheeler, Ala., pour assister à notre carnaval.

Le capitaine John McIlhenny est allé recevoir à l'aéroport Mlle Alice Roosevelt et Mlle Root au débarcadère, accompagné d'un de ses amis. Les deux jeunes filles ont été immédiatement conduites par ces messieurs à la résidence qu'occupe Mme James T. Hayden, avenue de la Louisiane, chez laquelle ces demoiselles doivent recevoir l'hospitalité pendant le court séjour qu'elles feront à la Nouvelle-Orléans.

Mlle Roosevelt avait un costume tailleur brun, un chapeau de même teinte, et des fourrures du même ton; Mlle Root avait un costume tailleur noir. Mlle Roosevelt est mince, grande et délicate; elle ressemble beaucoup à son père.

Mlle Root est plus forte comme tournure, sans l'être beaucoup, toutefois. M. McIlhenny et ses compagnons étaient à la gare vers 10 heures; ces messieurs ont tué le temps en fumant force cigarettes, tandis qu'ils prenaient connaissance des bulletins qui les renseignaient et les tenaient au courant de la cause de retard du train attendu.

La voiture que devaient prendre les voyageurs avait été placée sous le hangar où l'on met le sucre, et si tôt leur arrivée, le véhicule a été amené devant le car privé de Mlle Roosevelt, de façon à ce que ces demoiselles pussent y monter sans effort, et sans être entourées d'une foule importune, car nombre de curieux voulaient être des premiers à connaître Mlle Roosevelt. Coïncidence bizarre, M. McIlhenny ressemble beaucoup au Président, et Mlle Roosevelt avait formellement, pour cette raison, l'air d'être de sa famille.

Le capitaine Craig, de la police du quartier, et le détective Donaud, appartenant à la Compagnie du chemin de fer, plus des agents de la police, ont fait un chemin à la voiture qui emmenait ces demoiselles à leur destination. M. McIlhenny les escortant.

Il n'y a eu aucun cri poussé, mais beaucoup d'efforts ont été tentés pour voir de près Mlle Roosevelt. Tandis que tous les yeux étaient braqués sur le car Hawaii, le général Wheeler et ses trois filles présentaient un aspect intéressant.

Le général comptant venir en mal pour la convention des Vétérans, ses filles ont déjà installé l'arrêt provisoire de l'hôtel quand il en a été prévenu. Pour ne pas les quitter, M. Blakely y est monté avec ses hôtes et les a conduits aux appartements qui leur avaient été réservés.

Je pense beaucoup de bien de la Nouvelle-Orléans, a dit le général, pendant la route faite en compagnie de M. Blakely; je m'y suis arrêté quand je suis revenu des Philippines, et auparavant j'y suis resté assez longtemps. Je n'ai pas vu un Mardi-Gras depuis quelques années, aussi je m'étais promis de l'avoir à promettre à mes filles que nous en verrions en 1903.

Je ne puis m'empêcher de remarquer les améliorations et les changements qui ont été faits depuis la guerre. On ne reconnaît plus la grande vieille ville d'autrefois. Sûrement la Nouvelle-Orléans traverse une ère de prospérité et de progrès.

Le général comptant venir en mal pour la convention des Vétérans, ses filles ont déjà installé l'arrêt provisoire de l'hôtel quand il en a été prévenu. Pour ne pas les quitter, M. Blakely y est monté avec ses hôtes et les a conduits aux appartements qui leur avaient été réservés.

Je pense beaucoup de bien de la Nouvelle-Orléans, a dit le général, pendant la route faite en compagnie de M. Blakely; je m'y suis arrêté quand je suis revenu des Philippines, et auparavant j'y suis resté assez longtemps. Je n'ai pas vu un Mardi-Gras depuis quelques années, aussi je m'étais promis de l'avoir à promettre à mes filles que nous en verrions en 1903.

Je ne puis m'empêcher de remarquer les améliorations et les changements qui ont été faits depuis la guerre. On ne reconnaît plus la grande vieille ville d'autrefois. Sûrement la Nouvelle-Orléans traverse une ère de prospérité et de progrès.

Le général comptant venir en mal pour la convention des Vétérans, ses filles ont déjà installé l'arrêt provisoire de l'hôtel quand il en a été prévenu. Pour ne pas les quitter, M. Blakely y est monté avec ses hôtes et les a conduits aux appartements qui leur avaient été réservés.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA

LIVRAISON DU 1er février 1903.

I. — Vers Bénarès. — I. Chez les Théosophes de Madras. — Jaggar-nauth. — La Maison des Sages, par Pierre Loti, de l'Académie française.

II. — L'Intuitif. — Edort, deuxième partie, par M. Edort.

III. — La Triplicité, par M. René Pinon.

IV. — Le Mécanisme de la Vie Moderne. — Les Moyens de Transport Urbains. — I. Flacres et Omnibus, par M. le vicomte Georges d'Arènes.

V. — Les Volcans Sous-Marins, par M. Thoullet.

VI. — Une Vis-à-vis d'ambassadrice au siècle dernier. — I. A la Cour d'Angleterre, par M. Ernest Daudet.

Feuilleton

— DB —

L'Abelle de la N. O.

Vol 12 Comment le 15 octobre 1902

BETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouzet.

QUATRIÈME PARTIE

Cœurs Fidèles.

XV

L'AMOUR EST DE TOUTE SAISON...

Nuite et fin.

Mais je n'ai jamais su.

— Comment monsieur d'Eschbert est mort? Les journaux de l'époque ont cependant parlé de cet événement tragique: "Le comte étant à la chasse roula dans un abîme, où il fut entraîné par son cheval, devenu furieux, — Le malheureux.

Elle n'en dit pas davantage, ajoutant seulement avec une grande simplicité: — Je lui ai pardonné tout le mal qu'il m'a fait.

— Ma pauvre Irène! Le marquis avait pris les mains de celle qu'il avait tant aimée, qu'il aimait tant encore. Et longtemps ils caressèrent, parlant de leur vie à tous deux... si douloureuse, hélas!

Pour les quatre personnes réunies là, les minutes passèrent comme dans un rêve. D'un côté c'était encore un printemps d'amour.

— De l'autre un automne. — Mais un automne charmant en dépit de la mélancolie qui l'entourait.

— Presque un hiver. — Oui... seulement il y a de ces commencements d'hiver qui ont tant de charmes encore! — On frappa soudain à la porte. Et au commandement d'entrer un valet parut et annonça: — Monsieur est servi.

— Monsieur est servi.

leurs et de tristesse, le bonheur était enfin revenu dans l'hôpital aguerre muet et silencieux de l'avenue Hoche.

Fidèle à sa promesse, Philippe Bessières, la nuit même qui avait suivi la scène du Grand-Hôtel, s'était éloigné.

Il se rendit aussitôt au château d'Esclabert où il annonça qu'il était de retour.

Il quittait le pays à tout jamais. C'était vrai.

Aux Aïnolles il serait encore trop près du château et exposé à revoir ceux qui y viendraient parfois et que pour sa tranquillité il devait éviter de retrouver sur sa route.

Et puis ces lieux lui rappelleraient trop de souvenirs chers... des souvenirs qu'il devait s'efforcer d'oublier.

C'était plus loin... aussi loin que possible, qu'il se rendrait... pour tenter de guérir l'affreuse blessure qu'il sentait saigner en son cœur.

Il prit l'enfant, le serra dans ses bras.

Et Fernand aussitôt: — Ah... que se suis-... content... de le revoir... monsieur Philippe.

Philippe s'était penché pour le recevoir. Les lèvres de l'ancien régisseur eurent une crispation. Un sanglot se noua dans sa gorge.

Il prit l'enfant, le serra dans ses bras.

Et Fernand aussitôt: — Ah... que se suis-... content... de le revoir... monsieur Philippe.

Philippe s'était penché pour le recevoir. Les lèvres de l'ancien régisseur eurent une crispation. Un sanglot se noua dans sa gorge.

Où, il pardonnait. Il ne gardait contre Geneviève... contre celui qu'elle lui avait préféré aucune rancune... aucun ressentiment.

Mais il souffrait... ah oui... et sa souffrance était plus grande encore qu'il ne l'aurait cru.

Peut-être que le temps qui est dit on, le divin médecin... l'atténuerait un jour.

Tante Noémie avait été informée par une lettre de Geneviève de ce qui s'était passé.

Elle savait que sa nièce avait retrouvé Pierre, l'homme que Noémie si souvent avait maudît pour le mal qu'il avait fait à Geneviève.

L'homme qui, paraît-il, loin d'être un complice était un martyr lui aussi... un martyr d'amour.

chère ville. Dans sa lettre, Geneviève parlait surtout de Philippe Bessières... Elle racontait le sublime renoncement du jeune homme.

Et si tante Noémie avait été heureuse du bonheur qui arrivait ainsi à sa nièce, elle avait souffert pourtant en pensant à Philippe.

Ah... celui là était sincère et noble par le cœur, sinon par l'origine!

Elle avait appris le retour de l'ex-régisseur aux Aïnolles... son intention de s'exiler... de quitter à tout jamais le pays qui l'avait vu naître.

Et avant qu'il s'éloignât elle avait voulu le revoir.

Maintenant, elle était là, près de lui, et devant l'émotion qu'il essayait en vain de dissimuler, la vieille demoiselle, profondément apitoyée, ne savait plus que dire.

te ment renseignée, mademoiselle Noémie.

— Là bas, croyez moi, l'on bli viendra.

Il ne protesta pas. — Je l'espère.

— Ou que vous soyez... quoi que vous fassiez, mes vœux vous suivront.

— Merci, murmura-t-elle d'une voix émue.

Et comme Fernand se rapprochait, des fleurs à la main, et qu'il disait: — Tu viendras nous voir, pas... monsieur Philippe, quand maman Geneviève sera de retour? — Le jeune homme se retourna tout à coup incapable de répondre et s'éloigna, à grandes enjambées, vers le fond du verger.

Puis, pendant que l'enfant, étonné, s'exclamait: — Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur Philippe? tante Noémie l'entraînait en balbutiant: — Une peine que tu ne peux heureusement pas comprendre, mon pauvre enfant.

Déjà le printemps transformait la montagne.

Les neiges avaient disparu en partie. On ne les voyait plus que tout au loin sur les cimes où d'ailleurs elles demeureraient éternellement.